

dessins pour qu'à son réveil, elle ne le retrouvât plus sous ses yeux. Lorsqu'ils se rouvrirent, lorsqu'ils vinrent chercher les miens, quel que pût être l'état de mon cœur, ma figure demeura calme. Nous n'échangeâmes pas une parole qui eût trait à la pénible conférence du matin. Le nom de sir Percival ne fut pas prononcé. Ni l'une ni l'autre, pendant le reste du jour, ne fîmes la moindre allusion à Walter Hartright.

(10 novembre.) — La trouvant, ce matin, tout à fait calme, tout à fait elle-même, je suis revenue sur les tristes incidents d'hier, uniquement pour la supplier de me laisser parler à sir Percival et à M. Fairlie, vis-à-vis desquels je pourrais m'expliquer plus clairement, plus fortement qu'elle-même au sujet de son lamentable mariage. Avec douceur, mais avec fermeté, ma sœur a coupé court à mes remontrances.

— C'est hier qui devait décider, m'a-t-elle dit, et hier, en effet, s'est prononcé. Il est trop tard pour revenir sur ses pas...

Avant de clore, ce soir, mon journal, j'y doit mentionner que j'ai écrit aujourd'hui, dans l'intérêt du pauvre Hartright, à deux des anciens amis de ma mère, — tous les deux influents, et bien placés à Londres pour le servir. Je suis sûre qu'ils feront pour lui tout ce qui dépendra d'eux. A l'exception de Laura, je ne me suis jamais préoccupée de personne plus que je ne me préoccupe maintenant de Walter. Tout ce qui s'est passé, depuis qu'il nous a quittés, n'a fait qu'augmenter ma sympathie et ma considération pour lui. J'espère que j'agis bien en l'aidant de mon mieux à trouver du travail à l'étranger ; j'espère du plus profond de mon cœur, mais non sans anxiété, que tout ici tournera bien.

(11 novembre.) Sir Percival a obtenu un entretien de M. Fairlie : ils m'ont fait prier d'y assister.

J'ai trouvé M. Fairlie fort soulagé par l'idée de voir bientôt régler le grand "tracas de famille" (c'est ainsi qu'il appelle le mariage de sa nièce). Jusque-là, je n'avais rien à lui dire de mon opinion particulière sur le même sujet ; mais lorsque, avec son accent le plus langoureux et le plus assommant, il en vint à insinuer que d'accord avec les vœux de sir Percival, on ferait bien de fixer immédiatement l'époque du mariage, j'eus le plaisir d'ébranler les nerfs de M. Fairlie par la protestation la plus vigoureuse que je puis formuler contre tout ce qui tendrait à précipiter la décision de Laura. Sir Percival m'assura tout aussitôt qu'il comprenait la force de mon objection, et me pria de croire que la proposition n'était le résultat d'aucune insistance de sa part.

M. Fairlie, s'enfonçant dans son fauteuil, ferma les yeux, déclara "que nous faisons honneur à la nature humaine", et revint sur l'idée qu'il avait mise en avant avec une aussi froide obstination que si nous n'y avions rien objecté, sir Percival ou moi ; le débat finit par mon refus, net et précis, de soumettre la question à Laura, tant qu'elle n'aborderait pas d'elle-même ce sujet si délicat. Cette déclaration faite, je me levai pour quitter immédiatement la chambre. Sir Percival avait l'air fort embarrassé, fort malheureux. M. Fairlie, étalant ses jambes oisives sur son tabouret de veleurs, me dit comme je partais : — Chère Marian ! que je porte envie à votre système nerveux, si robuste, si difficile à ébranler !... Ne tapez pas les portes au nom du ciel !...

En me rendant chez Laura, j'appris qu'elle m'avait demandée, et que mistress Vesey, à cette occasion, l'avait informée de ma visite à M. Fairlie. Ma sœur me questionna immédiatement sur ce qu'on avait eu à me dire ; et je lui racontai tout ce qui s'était passé, sans essayer de lui cacher la contrariété, le chagrin que j'é-

prouvais réellement. Sa réponse me surprit et me peina au-delà de toute expression. C'était bien la dernière que j'eusse attendue de cette chère enfant.

— Mon oncle a raison, dit-elle. Je vous ai causé à vous, et à tous ceux qui me portent quelque intérêt, bien assez de troubles et d'anxiétés. Il est temps que cela cesse, Marian ; — laissons sir Percival régler les choses à sa guise...

J'essayai quelques chaleureuses remontrances ; mais rien de ce que je pus dire ne fit impression sur elle.

— Je suis liée par ma promesse, répondait-elle ; j'ai rompu définitivement avec mon ancienne existence. A quoi servirait de reculer les mauvais jours puisqu'ils doivent arriver à coup sûr. Non, Marian ! encore une fois, mon oncle a raison. Assez de troubles, assez d'inquiétudes sont venus de moi ; je n'en veux pas occasionner davantage...

D'ordinaire, elle était la complaisance même ; mais je la trouvai inébranlable dans sa résignation passive, — je pourrais presque dire dans son désespoir. L'aimant comme je fais, j'aurais été moins peinée de la voir en proie à quelque agitation violente ; la froide insensibilité dont, pour la première fois, elle me rendait témoin, contrariait toutes les idées que je m'étais faites, toute l'expérience que j'avais de son impressionnable et douce nature.

(12 novembre.) — Sir Percival, au déjeuner, m'a fait, relativement à Laura, certaines questions qui ne me permettaient pas de lui laisser ignorer ce qu'elle avait dit.

Pendant que nous causions, elle-même est descendue pour se joindre à nous. Son calme forcé ne s'est pas plus démenti en présence de sir Percival qu'il ne s'était démenti devant moi. A l'issue du déjeuner, il a saisi l'occasion de lui adresser quelques mots en particulier, dans le retrait d'une des croisées. Ils ne sont pas

restés tête à tête plus de deux ou trois minutes ; et, arrivant à se séparer, elle est sortie de la salle avec mistress Vesey, tandis que sir Percival venait à moi. "Il l'avait suppliée, me dit-il, de se réserver le privilège de fixer, comme elle l'entendrait, l'époque de leur mariage. Elle l'avait remercié pour toute réponse, en le priant de faire connaître à miss Halcombe les vœux qu'il pouvait former sur ce point."

Je n'ai pas la patience d'en écrire davantage. Cette fois, comme toujours, sir Percival l'a emporté sans se compromettre le moins du monde, et en dépit de tout ce que j'ai pu dire ou faire. Ses vœux sont naturellement, aujourd'hui, ce qu'ils étaient lors de sa première arrivée chez nous ; et Laura, complètement résignée à l'inévitable sacrifice de sa personne, montre maintenant la froide patience du désespoir. On pourrait croire qu'en disant adieu aux menus travaux, aux petites reliques qui lui rappelaient Hartright, elle a renoncé à tout mouvement de cœur, à toute son impressionnabilité naturelle.

Au moment où j'écris ces lignes, il n'est encore que trois heures après midi, et sir Percival nous a déjà quittées, avec tout l'empressement d'un heureux fiancé, pour aller préparer, dans son château du Hampshire, les appartements destinés à sa future. A moins qu'il ne surgisse quelque obstacle imprévu, ils seront mariés exactement à l'époque fixée par lui dès le début, — c'est-à-dire avant la fin de l'année. En traçant ces mots, les doigts me brûlent !

(13 novembre.) Nuit blanche que m'ont procurée mes inquiétudes au sujet de Laura. Vers le matin, je me suis arrêtée à l'idée de tenter ce que pourra un changement de lieux sur cet état de torpeur où elle demeure plongée. En lui faisant quitter Limmeridge, en l'entourant de vieux amis dont les figures lui rejouiront le cœur, je la tirerai peut-être de la